

MARTHE LAVERDIÈRE

La Delle
ANTONIN

TOME 2

CHAPITRE I



Georges avait tout organisé. Le trajet de Saint-Damien à Québec durerait trois jours. Il ne fallait pas paraître trop pressé.

Le départ du village eut lieu à l'heure du midi par un beau jour de juin. Il fallait que tout le monde voie bien Alvenia et son père partir en voyage afin de visiter une cousine de madame Beaulieu. Personne ne connaissait ladite cousine, bien sûr, mais qu'importe. Personne ne pouvait imaginer qu'Alvenia Beaulieu était enceinte.

Sur le perron, les embrassades furent émouvantes. Marie n'arrêtait pas de se moucher : « J'vas prier pour que toute se passe ben. Oublie pas de demander de l'eau bénite quand le travail va commencer, pis asperge-toé en masse. Le démon rôde à ce moment-là pour prendre soit les mères, soit les petits ! »

Alvenia, qui n'avait pas envie d'entendre pareilles histoires, monta dans la voiture de son père. Premier arrêt : Beaumont, sur le bord du fleuve, où le cousin Jean Beaulieu tenait un magasin général. Il fallait montrer à la famille, même très éloignée, toute la peine qu'éprouvait la jeune fille à la suite du décès tragique de son fiancé et, bien sûr, parler de la pauvre cousine d'Imelda.

Georges Beaulieu, assis près d'Alvenia, se délectait d'avoir pensé à tout. Son plan était parfait. Il suffisait que sa fille le suive :

— Tu lâcheras quelques larmes devant le cousin pour lui montrer que t'as besoin d'aller te refaire une santé, tout en aidant la cousine de ta mère.

— Laissez-moé tranquille, avec votre comédie...

— T'es ben comme toutes les bonnes femmes! Toujours dans vos sentiments et rien dans la tête. Ce que je fais, je le fais pour le rejeton, pas pour toé. C'est moé qui vas ramasser le gros lot.

Alvenia n'en croyait pas ses oreilles. Son père n'avait pas une once de compassion pour ce qu'elle vivait. Elle détourna la tête, pour ne pas pleurer. Elle ne lui donnerait pas cette joie. « Tu peux ben penser ce que tu veux, mais mon bébé, y'est à moé », pensa-t-elle.

L'arrivée chez le cousin Jean se fit après le souper. Alvenia était contente de ne pas avoir à partager la table avec des gens qui lui poseraient plein de questions.

À leur arrivée, Georges ayant pris soin de leur dire à quel point sa fille chérie était en deuil, les hôtes proposèrent à Alvenia de monter dans sa chambre pour qu'elle puisse se reposer un peu. « Viens avec moé », lui avait dit Charlotte, la femme de Jean.

La bonne femme était rondelette. On voyait que son mari la traitait bien, car elle souriait tout le temps. Elle travaillait avec lui au magasin et devait en plus s'occuper de quatre enfants. Mais son Jean l'aidait même à la vaisselle, avouait-elle pour faire la conversation en montant les marches tranquillement.

— J'ai un homme en or, un homme dépareillé! Ah, mon doux, je m'excuse... Tu viens de perdre ton fiancé, j'aurais pas dû dire ça...

Alvenia en eut les larmes aux yeux. Cette femme qui ne la connaissait pas avait plus de compassion pour elle que son propre père.

— Non, j'suis contente pour vous que vous aimiez autant votre mari, dit-elle doucement en s'efforçant de sourire.

Charlotte lui tapota l'épaule. Comme elle devait souffrir, la petite. Elle ouvrit la porte de la chambre et lui expliqua où tout se trouvait :

— Il y a un pot d'eau sur le bureau pour ta toilette. J'ai mis des linges neufs à côté. Prends le temps de te reposer et, si tu veux, après on pourrait jaser, moé pis toé. Le magasin ferme à neuf heures à soir. Repose-toé jusque-là. Pis si tu te couches, ben pas pire amie. Après tout, le chemin est long de Saint-Damien à icitte, lui dit-elle en lui souriant.

Alvenia hocha la tête et remercia Charlotte, mais elle savait qu'elle ne redescendrait pas. Pourquoi faire semblant et mentir à ces gens si généreux? La comédie serait bien mieux jouée par son père qui, elle en était sûre, serait très persuasif.

Elle se lava doucement à la bassine, sortit de sa valise une jaquette de coton blanc et alla droit dans le lit. Elle s'enroula dans le drap et se mit à pleurer. Qui allait l'aider? Qui lui dirait comment garder son enfant? Elle se sentait tellement seule, tellement désemparée. Si Léopold était là, il la rassurerait. Il était tout pour elle. «Mon amour, aide-moé, je veux pas perdre notre bébé», murmura-t-elle.

Alvenia pleura longtemps, mais la fatigue eut raison d'elle. Elle s'endormit en pensant à ce qu'aurait pu être sa vie avec Léopold.



Le lendemain matin, lorsqu'Alvenia descendit, personne n'osa lui poser de questions. La veille, son père avait expliqué que le moindre souvenir de son Léopold la mettait sens dessus dessous. Il l'avait aussi excusée de leur avoir faussé compagnie: «Ma pauvre fille mange si peu à cause de sa peine qu'elle frôle l'anémie, voyez-vous.»

Elle n'avait pas fini de descendre les marches qu'elle comprit que le temps était déjà venu de reprendre la route. Les bagages étaient sur le côté de la porte et Jean s'appêtait à aller ouvrir le magasin pour la journée. Charlotte, elle, avait cuisiné des petits pains fourrés aux œufs pour le reste du voyage.

Georges tendit la main à son cousin pour le saluer et en profita pour en rajouter une couche:

— On va y aller, ma fille. Tu sais comment j'aime la ponctualité. J'voudrais pas faire attendre mes clients que je dois voir en montant à Québec.

Alvenia acquiesça et monta. Elle savait très bien que son père n'allait voir personne, surtout pas en sa compagnie, et qu'il fallait bien mal connaître Georges Beaulieu pour gober cela.

Un dernier salut vite fait à la parenté, et l'attelage reprit le chemin vers Lévis. Il fallait arrêter chercher quelques vêtements adéquats chez une certaine veuve Mathieu. Une connaissance de Georges à qui on pouvait faire confiance et qui avait des doigts de fée en couture.

— Je te louerai une chambre à Lévis. Moé, j'ai des clients à rencontrer ce soir.

— Des clients le soir? demanda Alvenia.

— Le soir, le jour ou le dimanche, de quoi tu te mêles? Tu vas aller où personne te connaît. Tu vas être tranquille. Si t'es comme ta mère, tu dois t'endormir tout le temps, pleine comme t'es. Elle, elle dormait tout le temps, même le jour.

Alvenia avait sa petite idée de ce qui expliquait les fréquents endormissements rapides de sa mère, mais préféra garder ses réflexions pour elle.

Le reste du voyage se fit sans que ni l'un ni l'autre dise un mot. Alvenia regardait les pierres sur le bord du chemin. Elle se sentait vide et seule. Jamais elle n'aurait pensé que sa vie prendrait cette tournure. Elle baissa les yeux sur son ventre. On ne voyait rien, mais déjà, elle était plus serrée dans son corset. « La seule chose positive, c'est que bientôt je pourrai enlever cet étai et montrer à tout le monde que je vais être mère. »

Ils arrivèrent à Lévis en fin de matinée. La veuve Mathieu habitait dans le fond d'une ruelle. Une petite maison avec une minuscule galerie. Les volets étaient peints en bleu. Cela avait un certain goût et contrastait joliment avec les murs d'un blanc immaculé de la bâtisse. Près de la porte, une brosse pour gratter ses bottes ou ses chaussures était déposée.

Une femme maquillée à outrance vint leur ouvrir. Elle avait les cheveux relevés et des rubans de couleur garnissaient son chignon. Elle portait une robe rose bonbon avec deux gros colliers :

— Bien le bonjour, mon ami, dit-elle.

— Nous sommes venus, moé et la demoiselle en question, pour l'essayage. Nous savons ben que vous êtes une couturière très habile. Vous m'comprenez...

Georges lui fit un clin d'œil. La femme le regarda, amusée.

À se faire appeler « demoiselle », Alvenia comprit que son père avait omis de dire qu'elle était sa fille. Tant mieux, au fond. La jeune fille voulait le moins possible avoir de lien avec lui.

— Il y a ben longtemps que j'avais pas cousu, depuis la mort de mon mari. Après, je me suis mise à faire autre chose.

Elle regarda Georges dans les yeux tout en affichant un sourire qui en disait long pour le reste des choses.

Alvenia se dérhuma. Elle voulait bien faire voir à son père qu'elle n'était pas dupe. Il devait venir de temps en temps ici chercher quelques caresses que sa mère ne lui donnait plus. Elle aurait pu le juger, mais n'en avait rien à faire. Sa vie le regardait, et l'amour que lui et sa mère avaient l'un pour l'autre était le dernier de ses soucis.

— Passez dans la cuisine, je vais aller chercher les vêtements et la petite pourra les essayer. Vous êtes ben généreux, monsieur Beaulieu, de vous occuper d'une pauvre.

Le mot « pauvre » était de trop. Alvenia se mit à bouillir. Elle s'assit sur la première chaise qu'elle vit et attendit. La veuve revint vite avec quelques robes, toutes noires et terriblement laides.

— J'aime pas le noir, se contenta de dire Alvenia.

— Quand on est comme toé, on doit pas être difficile, rétorqua Georges.

La jeune femme le toisa, prit les robes que lui tendait la veuve Mathieu et passa dans la pièce voisine pour les essayer. Elle avait l'air d'avoir un sac de toile sur le corps. Rien de délicat, même pas de boutons un peu travaillés. Son père voulait qu'elle ait l'air

d'une pauvre fille de campagne sans le sou. « Il veut m'humilier, en plus », devina-t-elle, en serrant les dents.

Elle enleva la robe et regarda les autres. Elles étaient identiques, alors pourquoi en essayer une autre? Elle les roula, les prit et retourna dans la cuisine.

— Tu ne veux pas nous les montrer? demanda la veuve. Te trouves-tu jolie? Je les ai faites comme ton bienfaiteur me l'a indiqué...

Georges sourit en constatant l'énervement d'Alvenia. Elle avait le même caractère fier que lui, mais il arriverait bien à lui casser ses airs hautains. Et cela commençait avec ces robes, qu'il avait voulu hideuses :

— C'est ben parfait! On s'était entendus pour huit piastres avec le petit excédent, c'est ben ça?

Alvenia comprit que le petit excédent serait livré par la veuve dès que son père l'aurait déposée à l'hôtel. Dégoûtée, elle se dépêcha de sortir de sa poche dix dollars :

— Tenez, MADAME. Je suis capable de payer mes vêtements, et gardez surtout le reste. Deux piastres, c'est pas cher payé pour endurer l'excédent...

La veuve prit vite les billets et les mit dans son corsage. Elle se demandait bien qui était cette jeune fille.

Georges regarda avec mépris Alvenia. Elle avait tout compris. Il l'attrapa par le bras pour sortir de chez la veuve :

— Ah, c'est sûr que tu sais comment on fait pour s'ouvrir les cuisses. Maudite guidoune, si tu peux accoucher de mon héritier. Ensuite, j'vas m'occuper de tes airs de princesse.

Georges n'avait pas choisi le plus chic des hôtels pour la nuitée à Lévis de sa fille. Il manquait de la peinture autour des fenêtres. Les planches de la galerie avaient des trous et il fallait faire attention où on mettait les pieds. Il la déposa et repartit sans même s'assurer qu'il y avait de la place.

Dans le hall – si on pouvait l'appeler ainsi –, Alvenia s'étonna de l'état des lieux. Le papier peint frisait par endroits; quant au tapis souillé, il n'était bon que pour les ordures.

Alertée par le bruit de la porte d'entrée qui s'était refermée dans un grincement, une femme arriva, un tablier autour de la taille.

— Vous désirez, mademoiselle ? s'enquit l'hôtesse.

— Je voudrais une chambre pour la nuit, s'il vous plaît.

« Mademoiselle... », pensa Alvenia, bientôt personne ne pourra plus m'appeler comme ça. »

La bonne femme la regarda. La chambre ne servirait pas pour une mauvaise rencontre, la petite était seule. Elle allait lui donner une chambre un peu isolée. Quelquefois, la nuit, il y avait un peu de brasse-camarade. On n'était pas au château, ici.

La femme empoigna la valise d'Alvenia qui contenait ses vêtements, mais surtout de l'argent que la jeune fille avait prévu si quelque chose se passait mal et qu'elle devait partir ailleurs. « Seulement une toute petite valise pour devenir maman... », pensa la jeune fille.

Elles montèrent à l'étage, puis empruntèrent un long corridor sans fenêtre. Seule une lucarne ronde, tout au bout, laissait filtrer un peu de lumière. Le plancher craquait sous les pas. Sur les murs, pêle-mêle, une quantité de cadres avec des fleurs. Les deux femmes arrivèrent devant la chambre numéro 13. La bonne femme se signa. Devant l'air étonné d'Alvenia, l'hôtesse ressentit le besoin de s'expliquer :

— Je n'aime pas le chiffre 13...

Alvenia sourit. C'était tellement arriéré de penser comme cela, mais elle ne dit rien. La femme superstitieuse se débattit un peu avec la clé, mais parvint à ouvrir la porte. Elle sourit puis repartit, laissant Alvenia seule.

La chambre était sombre, même si on était en après-midi. La jeune fille aurait aimé une pièce lumineuse porteuse d'espérance.

Alvenia s'assit sur le petit lit de fer. Elle se déshabilla pour faire un brin de toilette. Un pot à eau était posé sur la table de chevet avec, près de lui, une petite serviette usée, mais propre. Elle épongea ses bras et sa figure. Elle avait eu chaud et cela lui faisait du bien.

En regardant son visage dans le miroir, elle se mit à pleurer. Elle plaça ses mains sur son ventre. On ne distinguait qu'un léger rebondissement, mais Alvenia savait que son enfant était là avec elle et que personne sur cette terre ne pourrait les séparer. « Comment j'vas faire pour te garder? Oh! Léopold, où que tu sois, veille sur nous autres. On a besoin de toi, mon amour. »

Elle préféra grignoter les sandwiches aux œufs que Charlotte lui avait donnés plutôt que de sortir chercher un repas plus consistant. Elle avait besoin de solitude. Toutes les mises en scène de son père l'écœuraient au plus haut point.

Elle se mit ensuite au lit. Il était tôt, certes, mais où aurait-elle pu aller, de toute façon? Elle préférait rêver qu'errer sans but. Rêver de Léopold et de ses caresses. Rêver de la vie qu'ils auraient pu avoir. Il ne lui restait que cela.



Le matin du troisième jour de voyage, Georges arriva très tôt à l'hôtel. Il était déjà en train de prendre son petit déjeuner quand Alvenia descendit l'escalier. C'est sûr qu'il fallait que le bonhomme parte de bonne heure pour que les voisins ne le voient pas sortir de chez la veuve. Surtout, sauver les convenances! Alvenia le toisa. Quel genre d'homme pouvait tromper sa femme à tour de bras et retourner chez lui la conscience tranquille? Léopold n'aurait pas été comme ça.

— Bon, t'es prête! J'ai pas juste ça à faire que de te servir de taxi. On doit attraper un traversier pour se rendre l'autre bord¹,

1. Avant la construction du pont de Québec, on avait recours à des traversiers pour passer d'une rive à l'autre. L'hiver, quand le temps s'y prêtait, on construisait un pont de glace. La construction du pont de Québec, quant à elle, ne débute qu'en 1903. Elle ne sera terminée, après quelques effondrements meurtriers, qu'en 1917. C'est le prince de Galles, le futur roi Édouard VIII, qui l'inaugura officiellement le 22 août 1919. Rien de moins!

pis j'ai des affaires à régler en ville avant de remonter par chez nous.

Georges se leva et mit son chapeau, prêt à partir. C'était sa façon de faire comprendre à sa fille qu'il n'avait pas de temps à perdre et qu'elle n'avait pas le temps de manger. Alvenia releva le menton, passa devant lui sans le regarder et alla payer sa chambre :

— Tenez, madame, je vous remercie, dit-elle, la chambre était confortable.

La bonne femme la regarda. Elle était une jeune fille qui payait ses choses et avait l'air si indépendante.

Elle sortit, prit une grande bouffée d'air. Cette fois, on y était, Alvenia se rendrait où elle allait devenir mère et où son destin l'attendait.

— Embarque, lui dit Georges, les Sœurs du Bon-Pasteur nous attendent. C'est là que tu vas me faire ma descendance. Envoie! Embarque!

Alvenia obéit. Mais dans son for intérieur, elle savait bien que jamais elle ne laisserait son enfant être pris par ce monstre qui ne pensait qu'à lui.



Le regard vague d'Alvenia se perdait au loin. La vue du fleuve Saint-Laurent la rendait triste. Pourtant, elle n'avait jamais vu cette merveille. Mais l'absence de Léopold lui pesait durement sur le cœur. En longeant la côte, elle voyait les toits en tôle des maisons de Québec briller au soleil. Elle devait regarder droit devant. Des bateaux çà et là naviguaient joyeusement. C'est fou comme dans sa vie tout était changé. Avant, son esprit curieux serait devenu en ébullition devant tant de choses nouvelles. Pour l'instant, toutefois, le seul sentiment qui montait en elle était l'éloignement et la peur de l'imprévu.

CHAPITRE 2



La jeune femme regarda l'immense bâtisse qui se dressait devant elle. De grands arbres semblaient protéger les lieux et ses occupantes.

Avec ses fenêtres arrondies sur le haut et son dôme coiffé d'une croix, elle avait fière allure, cette maison de la miséricorde. Dans les faits, l'institution s'appelait plutôt l'Hospice de la Miséricorde², mais Alvenia, dans son âme, voulut la voir comme une simple maison. Elle prit une grande respiration. Elle avait bien anticipé son arrivée chez les sœurs, mais l'émotion qu'elle vivait était sans aucune mesure avec ce qu'elle avait pu imaginer.

Georges, pour sa part, était aux oiseaux :

— Débarque, on va aller voir la mère supérieure. Je lui ai déjà parlé, elle est au courant de ton cas. Icitte, tu vas pouvoir te

2. Eh oui, déjà une autre note ! Pas le choix de bien camper l'histoire. Il faut dire que l'endroit que je vous décris, il a bel et bien existé. Les Sœurs du Bon-Pasteur ont fondé l'Hospice de la Miséricorde sur la rue Couillard, à Québec, en 1874 pour venir en aide aux futures mères non mariées et aux indigentes. À partir de 1878, l'Université Laval y a tenu une clinique d'obstétrique. En 1901, les religieuses ont ouvert une crèche pour s'occuper des soins et de l'adoption des nombreux nouveau-nés abandonnés dans la Capitale. Voilà, vous savez tout ! On retourne à notre histoire !

promener dans la bâtisse avec ta grosse bedaine et tout le monde va s'en foutre. Maudit que la vie est ben faite !

Alvenia descendit et replaça sa robe. Elle avait mis une belle toilette fleurie. Elle avait besoin de joie et de frivolité. Il pleuvait légèrement, mais elle ne s'en étonna guère. Il n'y avait que la pluie pour l'accompagner dans ce moment de sa vie. Elle prit sa valise et avança avec son père vers la porte qui, bientôt, se refermerait sur son passé.

Georges sonna à la porte. Une religieuse arriva, le regard froncé. L'habit qu'elle portait la rendait glaciale. Avec sa capine à bavette blanche sur une robe noire, elle avait l'air d'une corneille.

— Bonjour, ma sœur, je suis Georges Beaulieu, ma fille et moi venons voir votre supé...

La religieuse le coupa :

— Oui, elle vous attendait aujourd'hui. Asseyez-vous là avec la jeune fille, je vais aller la chercher.

La mère supérieure arriva. Une femme dans la cinquantaine, avec les sourcils qui commençaient à blanchir. Elle avait le regard tranchant de ceux qui jugent au premier instant. Alvenia se sentit déshabillée des yeux. La sœur la regarda de haut en bas :

— Vous avez apporté des vêtements de meilleur goût, j'espère, monsieur Beaulieu ? On n'est pas au carnaval, ici. Les petites fleurs et les jolis rubans ne sont pas admis. Des tenues noires comme je vous ai demandé. Ici, on porte toutes le noir, lança-t-elle d'un ton qui ne laissait pas de place à la répartie.

Georges acquiesça d'un signe de tête. L'idée des vêtements ne venait donc pas de lui, mais de cette femme froide comme un bloc de glace.

— Bien sûr, ma sœur, ma fille a prévu des tenues de circonstance. Vous avez raison, on n'est pas en train de vouloir se réjouir de la situation.

« Maudit menteur », pensa Alvenia, qui savait très bien que son père jubilait à l'idée d'avoir un héritier de son sang.

La religieuse invita Georges à la suivre et somma Alvenia de les attendre. En les regardant entrer dans une autre pièce, la jeune femme avait déjà la nausée à l'idée de devoir passer des mois ici.

«Elle a bien fait de ne pas avoir d'enfant, celle-là. Elle est si rigide qu'elle devrait avoir une place dans l'armée», se dit Alvenia.

Dans le bureau, l'atmosphère était aux grands entretiens. Georges, assis devant la mère supérieure, déroulait des billets.

— Comment faire, ma sœur, pour que l'enfant que ma fille porte soit adopté par mon fils ?

— Vous savez, habituellement, ces choses ne sont pas décidées ici, l'avertit la religieuse en le regardant droit dans les yeux.

Georges remit quelques billets devant elle et se fit mielleux :

— Mais je suis certain que vous pouvez mettre le poids de votre charge en ma faveur. Il serait si pénible pour un grand-père de perdre la trace de son petit-fils...

La supérieure n'en était pas à sa première manœuvre de la sorte. Si ce bonhomme pensait qu'elle lâcherait le morceau pour si peu, il se mettait le doigt dans l'œil.

— La règle est que la mère ne doit garder aucun contact avec son enfant. C'est pour son bien, vous comprenez certainement... Imaginez le tourment. Dans votre situation, elle sera trop près de lui...

Georges comprit que la garce ne se laisserait pas avoir. Il prit son chéquier et demanda.

— Un don à vos œuvres, ma sœur, et pourquoi pas à l'université, pourrait peut-être aider à nous mettre d'accord ?

La religieuse acquiesça de la tête :

— Si possible avec deux zéros derrière votre premier chiffre, je vous prie. Nous avons un grand besoin de gens comme vous pour nos réalisations. Et les chiffres ronds se comptent tellement mieux.

Georges grimaça en signant un chèque de deux cents dollars. Une vraie fortune. « Il me coûte la peau des fesses, ce nourrisson, mais il en vaut la peine », pensa-t-il en tendant le papier à sa redoutable partenaire d'affaires.

La religieuse s'en saisit et plaça aussitôt l'argent et le chèque dans le coffre-fort. Une fois de retour dans son large fauteuil de cuir, elle expliqua comment se déroulerait la suite de la transaction :

— Aussitôt que l'enfant naîtra, il sera remis à une sœur à la crèche avec la mention de vous le livrer personnellement. Pour l'adoption, les papiers seront faits sur place et le nom de la mère sera changé. On ne voudrait pas avoir de difficulté avec ce léger détail. Vous me comprenez...

— Alvenia va-t-elle voir son bébé quand...

— Il n'en est pas question ! Un peu de chloroforme juste au moment du passage et on part avec le petit ou la petite.

— Le PETIT, ma sœur. Des filles, j'en ai eu plus que de raisonnable.

La supérieure sourit. Qui était-il pour choisir le sexe de l'enfant ? De toute façon, fille ou garçon, c'était le même prix.

Les deux compères se serrèrent la main, puis revinrent vers Alvenia.

— Bon, ton admission est faite. Y faut que j'y aille.

Georges, après avoir mis autant d'argent sur ce projet, avait besoin d'aller à la taverne prendre un coup pour faire passer le marchandage avec la sœur. Il salua la religieuse, qui baissa la tête, et partit. Pas un geste paternel envers Alvenia.

La jeune fille se demandait bien pourquoi elle attendait encore un peu d'affection de lui. Elle était seule. Elle vivrait ce moment seule. « Non, pas seule. Je serai avec toé, mon amour. » À la pensée de son enfant, elle reprit courage. Elle regarda la supérieure droit dans les yeux. « Bon... Encore une qui se croit la reine de Saba », pensa la religieuse.

Elle fit signe à Alvenia de la suivre :

— Ici, il n'y a qu'une règle et c'est la mienne. On ne parle pas pour ne rien dire. On suit les consignes. C'est tout.

— J'ai oublié de me présenter, ma sœur, je suis Alvenia Beaulieu...

— Non, ici, vous n'avez pas de nom. Vous êtes une de nos nombreuses Madeleine. Une fille qui a péché et qui doit faire pénitence. Alors, je vous appellerai Madeleine comme toutes les autres. Ne vous fatiguez pas avec des détails qui ne m'intéressent pas du tout.

La table était mise. Ce n'était certainement pas elle qui allait l'aider dans son projet. «Je trouverai bien ta faille, comme dirait mon père, tout le monde a sa faille», pensa Alvenia en empoignant sa valise pour suivre la religieuse.